

En prenant les tables de prix courant à Québec, on trouve que la valeur des bois était à cette époque pour

Ontario ..... \$29,273,738
Québec..... 25,950,986

Dif. en faveur d'Ontario \$ 3,322,752

ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS

Suivant le recensement, le capital employé dans l'industrie est pour

Ontario ..... \$37,874,010
Québec..... 28,071,868

Dif. en faveur d'Ontario \$ 9,802,142

Et la valeur totale des produits dans

Ontario ..... 114,706,799
Québec..... 77,205,182

Dif. en faveur d'Ontario \$37,501,617

Ainsi, la valeur comparative des produits de la terre, des instruments agricoles, bétail et le revenu de l'industrie est comme suit :

Table with 3 columns: Province, Produits agricoles, Instruments agricoles, Produits industriels. Rows for Ontario and Québec.

Excédant d'Ontario... \$42,643,800 \$55,551,812 \$37,516,617

Le chiffre de la population engagée dans l'agriculture et l'industrie dans chaque province est dans

Table with 2 columns: Province, Agriculture, Industrie. Rows for Ontario and Québec.

Ce qui donne une moyenne à chaque personne, laissant de côté les fractions.

Table with 2 columns: Province, Agriculture, Industrie. Rows for Ontario and Québec.

Québec, produits agricoles \$ 259

Instruments et bétail... 521

Industrie produits..... 1,176

\$2,200

1,956

Différence..... \$ 224

Ainsi chaque personne de la classe agricole reçoit en moyenne annuellement cent-dix dollars de plus dans Ontario que dans notre province outre qu'il possède quatre vingt-huit dollars de plus par tête en capital d'instruments aratoires, bétail, etc.

Maintenant supposant les charges égales, il est facile de concevoir combien elles sont onéreuses pour celui qui a moins de revenu, par exemple, calculant l'impôt fédéral à \$10 par tête, il ne s'élève qu'à 3 p. 100 sur le revenu dans Ontario, tandis qu'il atteint 5 p. 100 dans notre province.

Le surplus que l'agriculteur d'Ontario reçoit lui permet de payer onze fois autant de taxe fédérale que celui de notre province avant qu'il soit réduit au chiffre du revenu dont l'agriculteur chez nous doit tirer le montant des impôts.

La cause de cette disproportion n'est pas assurément dans l'infériorité d'intelligence de nos compatriotes. Tout le monde admet que leur intelligence est au moins égale à celle des autres nationalités qui forment la population d'Ontario.

Depuis trente ans que nous sommes censés avoir des écoles élémentaires pour lesquelles des sommes considérables sont dépensées; quel résultat ont-elles produit? Dans quel village voit-on une école comparable à aucune des écoles communes d'Ontario? Que sait et que peut apprendre le fils du cultivateur dans nos écoles de campagnes? Des jeunes filles de seize à vingt ans composent presque exclusivement la classe des institutrices, et qu'en-

seignent elles, que peuvent-elles enseigner? Cependant la théorie de notre système de gouvernement suppose et exige que chaque citoyen exerce toute son intelligence en prenant personnellement et individuellement part dans les affaires de l'Etat. Peut-il suivre et apprécier les actes de l'administration, connaître quels sont les ressources et les besoins du pays et donner sur ces questions de la plus haute importance pour lui, sa famille et le pays, un jugement sûr et éclairé? Obligé d'apprendre les faits au moyen d'une discussion entre deux adversaires intéressés à les fausser ou au moins à les dénaturer; il n'a pour ainsi dire que dans les quelques jours de lutte qui précèdent les élections tous les cinq ans, l'occasion d'entendre et de savoir ce que ses mandataires ont fait, et d'obtenir une idée sur l'état général du pays. Là se borne l'éducation politique de la grande majorité du peuple à cause du défaut d'éducation. Heureusement que son intelligence et son bon sens l'inspirent et lui permettent souvent de découvrir la vérité.

Le dernier recensement démontre l'insuffisance pour ne pas dire la futilité de notre système d'éducation élémentaire, et l'on peut juger de la qualité de l'éducation donnée par le résultat. Il y a, ne sachant lire et écrire, dans Ontario, sur une population de 1,620,851 âmes, 150,599 seulement, et dans notre province sur une population de 1,191,516, on compte 436,593 personnes ne sachant lire et écrire, savoir près de la moitié, et encore on sait ce que signifie lire et écrire pour un grand nombre de ceux qui sont classés dans cette catégorie. Nous livrons ces chiffres, sans plus de commentaires, à la considération de ceux qui s'intéressent à l'avenir de la province de Québec.

UNE POSITION DIFFICILE

Qu'il est difficile de plaire à tout le monde, dit le proverbe. Depuis quelque temps, nous avons sur les bras une demi-douzaine de journaux ou d'amis—sans compter M. Tardivel et M. Pagnuelo—qui se plaignent amèrement de nous. Soyez donc modéré pour vous voir taxer d'exagération. Nous sommes bien malheureux. Nous avons une tâche ardue. Si nous faisons allusion tant soit peu à la politique, vite on nous dénonce; si nous sommes trop longtemps sans toucher à ce sujet intéressant, on se plaint que nous manquons de vie. Nous avons à faire un journal non-politique dans un pays où le public des journaux ne goûte que la politique. Position délicate s'il en fût.

Nos propres amis se plaignent de M. David; les libéraux se plaignent de nous, qui n'avons fait tout au plus qu'effleurer à de rares intervalles les questions du jour, dans le seul but de ne pas laisser tout à fait sans contrepois les écrits anti-conservateurs qui pouvaient paraître dans nos colonnes. Ce qui n'empêche pas la Patrie de croire et de dire que nous sommes libre de tout écrire contre le parti libéral, tandis qu'il y a défense pour M. David de trop dire en sa faveur;—tant la passion et les intérêts politiques aveuglent. Si nous disions à la Patrie que nos amis à nous retournent précisément la même accusation, et nous reprochent de laisser par trop commettre L'OPINION PUBLIQUE à des besognes libérales. Hélas! que devenir! Faudrait-il lâcher la rédaction et laisser le journal retourner au temps où il se rédigeait tout seul; il est certain qu'ainsi nos lecteurs que la politique sur-excite reprendraient et garderaient leur sang-froid.

La Patrie, qui reproduit régulièrement les articles de M. David qui ont une teinte libérale, sans en manquer un seul, se scandalise de nos écrits provoqués par ceux de M. David. Dans l'affaire de l'action du clergé en politique, elle aurait voulu que nous eussions laissé l'article de notre éminent collègue sans réponse. Est-ce de la justice, cela?

D'autres se voilent la face, avec les farceurs du Canadien, parce que les rédacteurs de L'OPINION PUBLIQUE sont en dé-

saccord. Ils déclarent que c'est le comble du scandale, que cela ne s'est jamais vu!

Braves gens! Mais oui, cela s'est vu et se voit encore. Une livraison récente d'une revue française nous tombe justement sous la main, où nous trouvons le pour et le contre plaidés à deux pages de distance sur la même question, question de principes grave. Dans le même numéro, l'un des rédacteurs attaque en note l'opinion émise par un collègue, et promet une critique en règle pour le numéro suivant. Il n'est pas si rare de voir le même spectacle dans les journaux quotidiens et politiques mêmes. L'OPINION PUBLIQUE peut bien faire comme ces journaux sans être plus ridicule: elle ne l'est en réalité que dans l'imagination de ces bonnes gens, qui finiront par s'en faire mourir s'ils continuent à prendre ainsi la mouche à propos de tout et de rien.

\* \*

M. Tardivel (ou M. Tarte) a trouvé le moyen d'accoler mon nom, dans son journal, à celui du Witness, avec lequel il cherche à me faire cause commune. C'est un de ces procédés malhonnêtes et venimeux dont les tartufes du Canadien sont coutumiers.

A. GÉLINAS.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 14 août 1880.

On sait généralement que Castle-Garden est l'asile obligatoire des immigrants dont le nombre va toujours grossissant depuis le commencement de cette année.

Ce château hospitalier est situé à l'extrémité sud de New-York, près de cette Baie magnifique qui fait l'admiration du monde entier. Hier, je suis allé m'y promener et j'ai profité de l'occasion pour y glaner quelques observations.

C'est un vrai musée ethnologique, un caravansérail universel, une tour de Babel.

Les types les plus variées de la grande famille humaine, s'offrent gratuitement à notre crayon comme à nos réflexions.

La fraîcheur du teint du Scandinave est comme la première note de cette gamme qui va jusqu'au Sicilien, en passant par la blonde Angleterre, la lourde Germanie, la bruyante Gaule et l'épileptique Italie. Deux-cent-cinquante mille Européens de toutes races et de toutes provenances ont débarqués ici depuis seulement sept mois.

C'est une véritable invasion, non des Visigoths ni des Huns, mais tous simplement des uns et des autres.

\* \*

Un jeune Allemand, un peu naïf, que j'ai rencontré au milieu des émigrants, va me servir d'étude aujourd'hui. Ses aventures bizarres qu'il m'a narrées, et que je vais essayer de raconter à mon tour, montreront une fois de plus combien il est téméraire d'arriver en Amérique avec ces idées chimériques que la jeunesse cueille à la légère dans les romans du jour et les voyages fantastiques d'auteurs qui ne sont jamais sortis de chez eux..... Mais laissons parler l'infortuné jeune homme: la vérité sort de la bouche de l'innocence: "Je suis né à Bade, me dit-il, et j'y cumulai les deux professions d'artilleur et de garçon apothicaire.

—Quoique de différents calibres, vous avez dû, dans vos deux emplois, manœuvrer de fameuses pièces!

—En arrivant à New-York, continua-t-il, sans faire attention à mon interruption, je crus que je rêvais; je pensais débarquer dans une forêt vierge, partager la vie aventureuse du trappeur et du chasseur de buffles et voilà que je me trouve dans une ville immense, aussi vulgaire, aussi prosaïque que celles que j'avais dédaignées en Europe.

—Malgré cette première déception, je n'en pris pas moins mon fusil et, m'orientant sur le soleil, je me dirigeais au Nord-Est, sans m'occuper des badauds qui se moquaient de moi sur mon chemin.

—Aussi bien pour fuir cette foule inepte que la ville elle-même, je montais

dans un car. Il était plein de voyageurs et de voyageuses, le plus grand nombre était debout.

"Je vis même une jeune miss qui était assise sur les genoux d'un monsieur.

"Ce fut un trait de lumière pour moi qui étais fatigué de rester debout.

"M'autorisant de ce précédent, je crus qu'il m'était permis de m'asseoir aussi sur les genoux de quelqu'un. Ce fut une vieille irlandaise qui eut l'honneur de me servir de fauteuil; je m'assis sur ses genoux avec la grâce que vous me connaissez.....

—Pardieu, dis-je au jeune Allemand, comment vous appelez-vous?

—On me nomme Krucheman.

—J'aurais dû m'en douter; continuez, mon ami, votre récit m'intéresse beaucoup.

"Autant aurait voulu m'asseoir sur un pétard, reprit ingénument le jeune badois; au contact de ma personne la dame âgée poussa un cri de hyène, le contrôleur leur perdit l'équilibre, les voyageurs s'éfaient, les femmes se trouveront mal, et finalement les chevaux se cabrant la voiture fut renversée. Grâce à cette puante diversion je pus m'échapper de cette bagarre et des griffes de la vieille non sans lui abandonner, cependant, un pan de mon habit. Mais enfin j'étais libre, j'étais sauvé!

"Un bois immense s'offrit bientôt à mes regards; je m'y enfongai sans crainte, heureux de pouvoir vivre loin de ce que l'homme appelle civilisation, progrès et lumières.

"De toutes ses dévices je n'appréciais que la liberté, la grande liberté de l'Indien et du coureur de forêts.

"Il me sembla que cette existence aventureuse si longtemps espérée allait devenir une réalité; je pénétrais d'un pas plus agile sous la voûte des bois.....

"Tout à coup j'aperçus un cerf, un véritable cerf avec des bois magnifiques. L'imprudent! il gambadait follement sur une verte pelouse sans se douter que la mort le guettait au fond de mon fusil. Je m'approche à pas de loup, j'épaulai mon arme, je vis entre les deux yeux, ainsi qu'aurait pu le faire Gérard, le tueur de lions; je presse la détente et vlan!... ma balle va frapper un hippopotame qui prenait le frais dans une mare.

—Comment! m'écriai-je, vous avez osé chasser dans le Central Parc?

—Hélas! j'en fus bien puni, fit le jeune Allemand; des hommes armés accoururent de tous côtés; pour m'échapper je fus obligé de leur abandonner mon arme.

—Vous avez eu de la chance de ne pas aller passer la nuit à la station; ensuite que faites-vous?

"Traqué comme une bête fauve je ne sais comment je pus échapper à ceux qui me poursuivaient. Ah! combien alors je regrettais Baden-Baden et ses ombrages ravissants! Harassé de fatigue, tourmenté par la faim, j'entrais dans un restaurant et je me fis servir un plat de choucroute.

"Cela vous semble bien vulgaire, n'est-ce pas, mais attendez, vous verrez que ce plat modeste peut devenir un monument de tribulations lorsque le diable s'en mêle.

"Je me mis donc à table et j'attaquai bravement mon repas qui ne fut pas longtemps à être absorbé; mon appétit était tellement féroce que j'avalais non-seulement la choucroute, mais aussi le chignon de la cuisinière que celle-ci, par mégarde, avait laissé tomber dedans.

—Ah! par exemple c'est trop fort!

—Oui, plus fort que vous ne pensez; quelqu'un m'avait vu avaler ce supplément inusité, je fus obligé de donner cinq dollars à la cuisinière pour la dédommager de sa perte.

"Ah! monsieur, fit en terminant Krucheman, n'ai-je pas raison d'être dégoûté de l'existence!"

—Je vous crois, cher ami, vous y avez réellement trouvé beaucoup trop de cheveux!

ANTHONY RALFE.

—On vient de commencer à London, Ont., la construction d'une cathédrale catholique romaine. On calcule que l'édifice coûtera plus de \$80,000.